

théâtre  
olympia



centre  
dramatique  
national  
de Tours  
direction  
Jacques  
Vincey

7, rue de Lucé  
37000 Tours  
tél 02 47 64 50 50  
fax 02 47 20 17 26  
cdntours.fr

# LES SERPENTS

DE **MARIE NDIAYE**  
MISE EN SCÈNE **JACQUES VINCEY**

## REVUE DE PRESSE

---

# SOMMAIRE

---

## **PRESSE ÉCRITE NATIONALE**

- > LA TERRASSE, 30 septembre 2020.....p 4
- > L'HUMANITÉ, 19 octobre 2020.....p 6
- > TRANSFUGE, novembre 2020.....p 7

---

## **PRESSE ÉCRITE RÉGIONALE**

- > LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE, 3 octobre 2020.....p 9

---

## **WEB**

- > 37 DEGRÉS, 30 septembre 2020.....p 11
- > TOUTE LA CULTURE, 4 octobre 2020.....p 13
- > SCENEWEB, 4 octobre 2020.....p 15
- > DE LA COUR AU JARDIN, 4 octobre 2020.....p 17
- > LE PETIT RHAPSODE, 4 octobre 2020.....p 20
- > HOTTELLO, 6 octobre 2020.....p 22
- > L'OEIL D'OLIVIER, 7 octobre 2020.....p 25
- > NAJA 21, 9 octobre 2020.....p 27

---

## **ANNONCES ET ENTRETIENS**

- > SCENEWEB, 26 juillet 2020.....p 30
- > LA TERRASSE, septembre 2020.....p 31
- > LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE, 10 septembre 2020.....p 32
- > THÉÂTRAL MAGAZINE, septembre - octobre 2020.....p 33
- > TMV, 30 septembre au 6 octobre 2020.....p 34
- > TOUTE LA CULTURE, décembre 2020.....p 35

**PRESSE  
ÉCRITE  
NATIONALE**

## Les Serpents de Marie NDiaye, mise en scène de Jacques Vincey



©

### De Marie NDiaye / Mes Jacques Vincey

**Dans une mise en scène de Jacques Vincey, Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier font siffler *Les Serpents* de Marie NDiaye. Elles donnent à entendre la grande intelligence de ce conte cruel et fantastique, au détriment parfois de sa dimension sensible.**

Nul épi de maïs sur le plateau des *Serpents* mis en scène par Jacques Vincey. Pas une seule feuille sèche ni une trace de poussière. Guère non plus de maison. Conçue par Mathieu Lorry-Dupuy, baignée par les célèbres clairs-obscur de Marie-Christine Soma, la scénographie du spectacle situe la pièce de Marie NDiaye hors de toute réalité. Entre deux rangées de projecteurs qui diffusent une lumière mouvante, devant un mur d'enceintes disproportionnées, Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier semblent évoluer dans leurs propres cauchemars de comédiennes. À moins qu'elles ne naviguent dans celui du metteur en scène, dépassé par ses outils de travail. Dans ce théâtre fantasmé, presque monstrueux, les mots de Marie NDiaye prennent toute la place. Au diapason de l'espace qui leur est imparti, les trois actrices de la pièce les portent d'une manière étrange. Chacune avec sa voix et sa présence singulière, elles se tiennent au seuil de l'incarnation des trois personnages des *Serpents* : Madame Diss et ses deux belles-filles France et Nancy, qui un jour de 14 juillet se retrouvent devant la demeure de l'homme qu'elles ont en commun et qui les rejette. Ce récit de dépendances et d'oppressions, Jacques Vincey et son équipe lui donnent une allure crépusculaire qui attire autant qu'elle repousse. De même que le protagoniste dont ne cessent de s'entretenir les trois femmes sans qu'il ne daigne apparaître un seul moment.

### Trois femmes dépendantes

Les paradoxes, les tiraillements des protagonistes féminins de ces *Serpents* s'expriment sans un seul cri, avec un minimum de gestes. Des trois actrices, Hélène Alexandridis est celle qui déploie le jeu le plus naturaliste, le plus sensible. Sa Madame Diss, qui vient mendier de l'argent à son fils pour éponger des dettes, passe sans transition d'une dignité bordée d'arrogance à un effondrement presque total. Pour dire les tourments de France, la deuxième épouse de l'homme ou de l'ogre – le doute est plus que permis – absent, Tiphaine Raffier adopte quant à elle une attitude ambiguë, où l'enfance le dispute à une maturité dont les sources semblent remonter à très loin. La partition de Bénédicte Cerutti était moins claire au soir de la première au Théâtre Olympia – Centre Dramatique National de Tours que dirige Jacques Vincey. Entre rage et résignation, elle tente de dire la douleur d'une mère dont l'enfant est mort pour avoir été enfermé par son père dans une cage pleine de serpents. Si elles parviennent à donner à entendre la précision et la grande subtilité du texte de l'auteure de *Trois femmes puissantes*, les comédiennes ont davantage de difficultés à en traduire tous les déchirements. Tout le fantastique aussi, qu'a tendance à atténuer l'approche assez formaliste de Jacques Vincey. Un équilibre reste à trouver entre l'abstrait et le familier, afin d'atteindre pleinement à l'inquiétante étrangeté propre à l'univers de Marie NDiaye. La route de ces *Serpents* est encore longue ; ils ont le temps d'arriver à ce passionnant carrefour.

Anaïs Heluin

## L'amour pour l'ogre est très dévorant

**M**arie NDiaye, romancière honorée (prix Femina en 2001 pour *Rosie Carpe*, Goncourt en 2009 pour *Trois Femmes puissantes*), écrit aussi pour le cinéma et le théâtre. Jacques Vincey a mis en scène sa dernière pièce, *les Serpents* (1). Un conte cruel. Trois femmes se parlent, alternativement, devant la demeure close d'un homme, fils de l'une et mari successif des deux autres. C'est le 14 juillet, au milieu supposé de champs de maïs (Koltès préférerait les champs de coton). On prêtera à l'homme, dont on perçoit à point nommé de brefs et terribles rugissements, des actes de cruauté sur ses enfants avec lui enfermés. Une histoire d'ogre, au fil d'étincelants dialogues à couteaux tirés jusqu'au malaise, entre trois êtres-mères socialement typés. Hélène Alexandridis tient

### L'énigme intacte de l'attachement de ces femmes au reclus repoussant.

le rôle - avec quelle maîtrise! - de Mme Diss, la génitrice de celui qu'on ne verra pas à qui, en vain, elle vient réclamer de l'argent. Bourgeoise à chignon, trois maris au compteur. France (Tiphaine Raffier), c'est l'épouse ingénue et soumise sur le point d'être répudiée,

tandis que Nancy (Bénédicte Cerutti), l'ex-conjointe, d'apparence plus dégourdie, pleure un enfant mystérieusement disparu. Mme Diss, enfin dans la place, en interdira l'accès aux deux autres...

C'est écrit avec maestria avec, dans les échanges, de l'humour noir sans peur, au sein de subtilités et de roueries langagières virtuoses sans merci. L'énigme demeure intacte de l'attachement de ces femmes au reclus repoussant qu'elles évoquent sans cesse et, au fond, justifient. L'amour pour l'ogre. Fatale symbolique. Vincey s'allie étroitement au mystère, grâce à une direction dans le jeu d'une pertinence flagrante, les trois protagonistes gardant leurs distances sur le vaste plateau, pas seulement, croyons-le, pour raisons sanitaires. Les mots, alors, semblent s'inscrire en relief dans l'espace, devant la demeure interdite que le scénographe Mathieu Lorry-Dupuy a conçue comme une masse obscure, laquelle, à la faveur des lumières (Marie-Christine Soma) avance et s'efface imperceptiblement. Le son et la musique (Alexandre Meyer et Frédéric Minière) contribuent avec force au climat fantastique de cette fable sans morale apparente. Cette représentation rend parfaitement compte de la conception intransigeante qu'a, de l'art théâtral, Marie Ndiaye. ●

(1) La création a eu lieu du 29 septembre au 9 octobre au Théâtre Olympia (centre dramatique national de Tours), que dirige Jacques Vincey. En tournée: Toulouse, Besançon, Strasbourg, Ivry, à Paris au Rond-Point puis Bordeaux. Le texte est aux Éditions de Minuit.





## Sublime venin

Jacques Vincey a créé dans son théâtre Olympia à Tours une pièce d'une intelligence et d'une interprétation saisissantes : *Les Serpents* de Marie NDiaye, ou le long reptile de la haine familiale. **PAR MARJORIE BERTIN**

Ce qui frappe dans un premier temps c'est la méchanceté. Sur la scène de l'Olympia où nous découvrons la pièce, deux femmes, Madame Driss (époustouflante Hélène Alexandridis) qui vient rendre visite à son fils, et France (Tiphaine Raffier excellente en jeune mère de famille à la dérive) la nouvelle épouse de ce dernier qui a pour ordre de ne pas la laisser entrer dans la maison où le couple vit avec leurs deux enfants, qui, paraît-il, attendent avec impatience d'aller voir le feu d'artifice du 14 juillet. L'attente et la chaleur mettent à vif les nerfs de la dame en tailleur beige. Les remarques acerbes fusent. Madame Driss affirme glaciale à sa bru qu'il faut bien prévenir son fils, qu'elle n'est « surtout pas là pour les sentiments ». Avant de préciser : « j'ai des dettes, je me suis mariée trois ou quatre fois sans en tirer profit ». Elle veut donc de l'argent. France, sa nouvelle belle-fille, veut quant à elle l'aimer avec la tendresse pataude d'un jeune chien. Madame Driss la trouve laide, sans élégance. Elle rabroue la jeune femme à la longue tresse blonde (qui évoque celle de Raiponce, la princesse recluse) aux airs bonasses, si fière d'être sortie de son milieu par ce mariage qui la « métamorphose ». Ce n'est pas l'avis de Madame Driss, « ta silhouette outrage les belles matières », « tu as des os d'ouvrière », persifle-t-elle. C'est d'autant plus difficile à encaisser pour France que surgit soudain Nancy (troublante Bénédicte Cerutti qui rendra crédible toutes les contradictions de son personnage) la première femme du fils. Robe de cuir bleue, queue-de-cheval, sac à main, talons hauts. Madame Driss est ravie, son ancienne bru est de sa race, de son rang. Mais cette dernière la déteste et ne dissimule pas ses sentiments. Quant à France, ses airs bonasses disparaissent, elle se révèle terrifiée par la colère potentielle de son mari et ses conséquences sur leurs enfants.

Il y a des auteurs qui arrivent à nous entraîner partout insidieusement, serpentant avec virtuosité dans les méandres du possible, entre le réel et le fantastique, entre le fait divers et le conte. C'est le cas de l'écriture incisive de Marie NDiaye.

Jacques Vincey l'a bien compris. La scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy est artisanale : la chaleur de juillet et les champs de maïs qui entourent la maison sont simplement restitués par deux dizaines de projecteurs. Quant à la maison, c'est un gigantesque mur noir constitué d'enceintes, qui rappelle les figures géométriques du film d'horreur *The Cube*, évoque aussi le conte et laisse passer la voix du mâle et celle, étouffée, des enfants. Car c'est bien du mâle dont il est question dans *Les Serpents*. La voix de ce père de famille envahit le plateau. La peur organique et sinueuse des trois femmes passe la rampe, contamine les spectateurs. Ce personnage ne serait-il pas un ogre qui dévore femmes et enfants comme certains serpents le font des naïves souris blanches ? Quant à ces hauts champs de maïs qui entourent la maison, ne seraient-ils pas de dangereux labyrinthes ?

Les forces s'inversent, les ennemies doivent se faire complices et l'on comprend la haine que Nancy éprouve vis-à-vis de son ex-belle mère. Elle détient des informations sur Jacky, le fils que Nancy avait abandonné des années plus tôt et sur les conditions dans lesquelles il est mort. Le père l'a-t-il vraiment battu pendant des années, et, un jour fatal forcé à dormir, enfermé, dans une cage pleine de vipères ? Nancy veut la vérité. Mais pour Madame Driss, qui se révélera maquerelle, tout se monnaie : « je ne me souviens de rien pour rien » dit-elle. Le jeu des comédiennes passe par leurs voix dans cette pièce où l'essentiel de l'action se tient hors champs et dans l'imagination des personnages.

Il fallait des actrices attentives à la langue onirique de Marie NDiaye pour suggérer sans surjouer ces femmes torturées. Leurs interprétations sont magistrales. Le spectateur finit par ne plus savoir qui croire, ni où il se trouve. Après *Madame de Sade*, *Les Bonnes* et *UND*, Jacques Vincey, épris d'étrangeté, continue de mettre en scène sa passion des actrices et des rôles féminins. Offrant à ces trois belles comédiennes une langue à leur niveau et les moyens de faire passer cette angoissante écriture de la sensation et du doute.

### LES SERPENTS

de Marie NDiaye, mise en scène de Jacques Vincey.

- CDN Besançon Franche-Comté, du 17 au 19 novembre,
- Théâtre National de Strasbourg du 25 novembre au 4 décembre,
- Théâtre des Quartiers d'Ivry - CDN du Val-de-Marne, du 11 au 13 décembre
- Théâtre du Rond-Point - Paris, du 2 au 26 février
- TnBA - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, du 16 au 19 mars.

**PRESSE  
ÉCRITE  
RÉGIONALE**



## Trio sous tension

Pour sa dernière création, *Les Serpents*, Jacques Vincey a opté pour un décor sobre. Sur scène, un mur d'enceintes représente la façade d'une maison isolée dans la campagne. S'en échappe le bruit du vent soufflant dans les champs de maïs, celui du sifflement des serpents...

Pas de fioriture donc.

L'attention tout entière est portée sur les trois personnages de la pièce.

Madame Diss, la mère, Nancy, l'ex-belle fille et France, la nouvelle épouse. Trois personnages en quête d'argent, de vérité, de reconnaissance. A quoi assiste-t-on ? Un fait divers, un conte fantastique ? De nombreuses parts d'ombre entourent le texte puissant de Marie N'Diaye, joué ici avec force par les comédiennes, en particulier Hélène Alexandridis qui interprète avec talent la mère dévoratrice. Du théâtre à l'état brut. Puissant.

P.M.

**WEB**



Mercredi 30 septembre 2020

## Au théâtre Olympia, feu d'artifice de sentiments devant « Les Serpents »

-  
La salle n'est pas pleine mais de toute façon c'est impossible : les règles de la crise sanitaire imposent un siège vide entre chaque groupe de spectateurs. Qu'à cela ne tienne, le rideau s'ouvre de nouveau au Théâtre Olympia de Tours. 6 mois qu'on attendait la reprise des spectacles. Cette saison si particulière débute par la présentation d'une pièce coup de poing, la dernière création du directeur du Centre Dramatique National Jacques Vincey. Nous avons vu *Les Serpents* d'après un texte de Marie Ndiaye. On vous raconte...

Le plateau est nu, à l'exception d'un mur d'enceintes. Amoncellement de matériel de sono digne de ceux qu'on pourrait trouver au milieu d'un champ sauvagement réquisitionné lors d'une rave party. Dans les champs, on y est dès la première scène des *Serpents*, pièce signée de la Loirétaine Marie Ndiaye (Prix Goncourt 2009 pour *Trois femmes puissantes*), et montée par le directeur du Centre Dramatique National de Tours Jacques Vincey. Tout autour de nous, des cultures de maïs brûlées par le soleil du 14 juillet. On en distingue le bruit : celui des plants battus par un vent d'une chaleur désagréable. Il faut aussi imaginer la maison, en lisière du village. France en sort et retrouve la mère de son époux sur le seuil. Mme Diss est venue réclamer de l'argent à son fils. Elle est plus riche que lui, mais ruinée. Mariée puis divorcée bien plus que de raison, elle entreprend des projets obscurs bien trop grands pour elle.

### Un texte aux saillies marquantes

La jeune France se laisse embobiner par cette marâtre opiniâtre mais blessée. Toute prête à lui céder, aveuglée par un amour grivois. Néanmoins, elle lui refuse l'entrée de la maison, volonté ultime de son mari qui prépare les enfants pour le feu d'artifice de la Fête Nationale. L'homme ne sortira jamais, pas plus que les rejetons. Et Mme Diss ne parviendra pas à franchir la porte qui mène au logement.



Pendant 1h40, on reste donc à l'extérieur face à un spectacle de désolation mentale. La frêle France et Mme Diss sont bientôt rejointes par Nancy, l'ex-femme qui pleure la mort de son fils Jacky. Obligée de soudoyer sa belle-mère pour lui extorquer des souvenirs, elle revit le calvaire de l'adolescent enfermé dans une cage avec des serpents. Du secret familial enfoui et larvé on passe au thriller terrifiant. Gardant cette intrigue en toile de fond, Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier s'écharpent continuellement, accusant – parfois à demi-mot, parfois sans retenu – l'homme de tous les maux. Sauf qu'ici personne ne parvient à l'affronter frontalement.

### **Un dédale de sentiments**

Le texte de Marie Ndiaye est vif comme une vipère, piquant comme le venin d'un invertébré. Les actrices qui l'incarnent livrent une prestation habitée d'une intensité saisissante. Les saillies que ces femmes s'échangent sonnent comme brutales mais illustrent surtout l'impuissance et le désespoir. On rit parfois, d'étonnement ou de l'incongruité des situations. Et puis, baigné dans cette ambiance inquiétante et inquisitrice, on se laisse aller à l'introspection aux côtés de cette femme tourmentée, de cette veuve anéantie et de cette mère dont l'arrogance tente maladroitement de dissimuler le mal-être. Ce jour de fête, choisi pour décor, n'est qu'un jour d'enfer supplémentaire. Cet homme invisible dont on ne percevra que le timbre de voix colérique vampirise tout sur son passage. Il semble modeler son univers pour coller à ses pulsions maniaques sans qu'on parvienne à déterminer précisément jusqu'à quel point il est maléfique. Par leurs diatribes, les trois femmes de sa vie nous y aident un peu, mais nous embrouillent aussi dans leurs propres conflits internes, ces soubresauts de leur âme dictés par leur relation avec ce fils, ce mari... ce meurtrier ?

Des *Serpents*, on ressort l'esprit hagard, avec le sentiment que certaines choses nous échappent encore. Comme la liberté échappe à ces femmes.

Par Olivier Collet

*Crédits photos : Marie Petry*

## Théâtre



# Jacques Vincey monte *Les Serpents* de Marie Ndiaye et c'est un choc esthétique.

par David Rofé-Sarfati

*Jacques Vincey inaugure une mise en scène minimaliste et magnifie le texte *Les Serpents* de Marie Ndiaye. L'expérience spectateur par la force hypnotique de la dramaturgie est d'abord littéraire. Puis affective et instructive.*

### **Sous ma poudre, je me tiens**

*Les serpents*, c'est l'histoire de trois femmes que rien ne destinait à se rencontrer sauf un homme que l'on ne verra jamais mais qui hante l'endroit. Tandis que cet homme, tel Chronos, reste confiné avec ses enfants, les trois femmes, la mère, l'épouse et l'ex-femme vont se croiser devant la maison entourée d'un champ de maïs. La mère souhaite récupérer de l'argent auprès du fils. L'épouse désire sauver ses enfants. L'ex-femme souhaite réparation d'un ancien et terrible accident mortel. Mais s'agissait-il vraiment d'un accident?

Romancière confirmée, Prix Goncourt 2009, **Marie NDiaye** possède l'art du récit et de la dramaturgie. Sa plume brille par ce qu'elle sait restituer dans un empilement natif tous les niveaux d'interprétation. Avec *Les Serpents*, elle a imaginé une sonate ciselée qui veut épuiser le destin de trois femmes sous le joug d'un homme mystérieux. La pièce oscille entre fait divers sordide, conte mythologique, rêverie et hallucination fantastique. Elle bouleverse nos esprits et nos émotions, et vient gratter nos inconscients. Marie Ndiaye, au travers de cette histoire de femmes, traverse ce qui l'intéresse depuis toujours, le spectacle de la cruauté humaine. Toutefois,

si chaque femme joue sa partition égoïste, une sororité réflexe émerge entre ces trois-là dans leur combat pour cet homme ; une solidarité complice et rance apparaît car cet homme est un monstre. La mère dans un faux semblant qui ne cherche qu'à se briser orchestre la tragédie de l'horreur. Sous sa poudre, elle se fissurera et le cauchemar s'enfoncera dans l'inhumain. La puissance du texte vomit le désordre des psychés ; nous sommes tourneboulés. Tandis que la puissance du jeu finit de nous désorienter.

### *Les Serpents m'ont mordu au cœur.*

C'est par cette phrase que commence l'avant-propos de Jacques Vincey. Dans un décor vide sauf un mur d'enceintes, les comédiennes défendent leur personnage avec une tendresse pour ces femmes à la fois cruelles, grandes et fragiles. Les mots de Marie NDiaye dans leur bouche agissent comme un venin. **Benedicte Cerutti** est gardienne de la vraisemblance alors que l'intrigue n'est que surprenante. **Tiphaine Raffier** est bouleversante. **Hélène Alexandridis** mérite à elle seule tous les éloges. L'actrice traverse l'horreur pour nous la faire partager et longtemps après les applaudissements son image et sa voix persistent en nous.

Avec ce trio de talents, Jacques Vincey réussit une pièce qui est un régal. Sa création des hors-champ en est une des clés. Il nous semble que nous visualisons l'homme calfeutré chez lui avec ses enfants et que nous ressentons la chaleur et l'étouffement qui émanent des champs de maïs. Par sa patte le metteur en scène nous percute pour nous donner à penser quelque chose du destin multiple des femmes, alternativement ou en même temps mère, femme, ex-femme ou fille. Nous saisissons ce *quelque chose* qui se figure par le champ de maïs, symbole du patriarcat foncier, et qui se décrète insidieusement par le patronyme. La loi aura donné à ces trois femmes un lien aliénant lorsqu'elles auront porté ou portent encore le même nom, celui de l'homme. Ce quelque chose de l'inéluctable sera leur infortune!

Édifiant, nécessaire, un bonheur de théâtre qui nous a mordu au cœur.

### **Les serpents**

texte **Marie NDiaye**

mise en scène **Jacques Vincey**

Crédit Photos Christophe Raynaud de Lage



## Les Serpents, le cloaque suffocant de Jacques Vincey



Photo Christophe Raynaud de Lage

**Au Théâtre Olympia qu'il dirige, le metteur en scène s'empare de la pièce en eaux troubles de Marie NDiaye. Conte contemporain qui réveille, sans s'en contenter, le mythe de l'ogre, elle constitue une partition complexe, mais de choix, pour Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier.**

*Les Serpents* est une pièce particulièrement fidèle à son titre. Telles ces créatures de sang froid, elle charme et se dérobe, enserre sa proie avant de la mordre, façon pour elle d'inoculer son précieux venin sans jamais rien perdre de son mystère, et de sa cruauté. Dans la danse macabre qu'il orchestre, le texte de Marie NDiaye ne se livre jamais totalement. Pis, il joue avec ceux qui l'affrontent, se contorsionne et leur file entre les doigts dès qu'il se sent saisi. Comme s'il se nourrissait de son caractère insondable, comme s'il ne pouvait vivre que dans l'obscurité, il se plait, à mesure qu'il avance, à brouiller les pistes qu'il multiplie.

**Pourtant, ce conte commence de façon banale, presque triviale.** Sous le soleil de plomb d'un mois de juillet, une mère, Madame Diss, rend visite à son fils. Alors que le feu d'artifice du 14-Juillet s'annonce, elle n'en a cure. Elle est simplement venue quémander de l'argent, mais tombe, au sens propre comme au figuré, sur un mur. Accueillie au seuil de la maison par sa belle-fille, France, elle se voit interdire l'accès à la bâtisse où son fils se terre avec ses deux enfants. Bien vite, elle est rejointe par Nancy, son ancienne belle-fille. Exact opposé de France, elle est revenue pour tout comprendre de la mort de son propre fils, Jacky, survenue un an plus tôt. Dans cet endroit où elle l'avait abandonné à son triste sort, elle apprend que l'enfant a été humilié, battu, puis jeté dans la cage aux serpents par son géniteur, devenu un monstre.

**Plutôt que de rejouer le mythe de l'ogre, de l'adapter à la mode contemporaine, Marie NDiaye ouvre davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses.** Des trois femmes puissantes qui, devant la maison des horreurs, se confrontent, elle fait bien plus que de simples victimes. Tantôt complices, tantôt soumises, elles semblent dépérir autant que se nourrir de cette trouble relation avec l'homme qui leur sert de fils, de mari ou d'ex-amant, mues par un sentiment d'attraction-répulsion pour le moins mortifère. **De ces palabres en eaux troubles, Jacques Vincey ne cherche jamais à percer le secret.** Au contraire. Avec l'aide son fidèle scénographe **Mathieu Lorry-Dupuy**, il transforme le plateau en un cloaque suffocant qui exacerbe la tension du texte et n'a d'autre but que de faire se refermer, très lentement, le piège tendu.

A mesure que la lumière du soleil de juillet s'éteint, que les sons en tous genres – ceux des maïs alentours ou des serpents persifleurs – se font plus pressants, le mur d'enceinte de la maison avance comme s'il devait, inéluctablement, fondre sur le trio féminin déposé à ses pieds. Dans cette atmosphère à mi-chemin entre le réalisme cru et l'onirisme noir, qui fait douter de la véracité des choses et des êtres, **Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier campent trois femmes aux intentions duales et ambiguës, fortes et fragiles à la fois.** Aux commandes de la partition complexe de Marie NDiaye, elles offrent à ce trio l'étrangeté et la monstruosité qui lui sied, même si elles doivent encore gagner en maturité dans l'appropriation de leurs rôles pour donner à ces *Serpents* toute la splendeur qui leur revient.

Vincent Bouquet



Dimanche 4 octobre 2020

## Les serpents



© Photo Y.P. -

A qui sont ces serpents qui ont sifflé sur la tête d'un jeune garçon sciemment et sauvagement sacrifié ?

Ces serpents-là sont ceux d'un ogre. D'un vampire.

On sait l'attachement de Marie Ndiaye au mythe du monstre assoiffé de sang.

L'auteure, prix Goncourt 2009, pour *Trois femmes puissantes*, est fascinée par ces êtres qui, dit-on, ne sortent que la nuit. Comme bon nombre de théâtres, d'ailleurs...

Je me souviens d'une précédente pièce créée en 2003 à la Comédie-Française, intitulée *Papa doit manger*, qui déjà, traitait en quelque sorte de ce thème.

Ici, dans cette pièce *Les serpents*, le vampire existe bien, mais nous ne le verrons pas.

Jamais.

Ce sera bien pire...

*Les serpents* est une pièce fantastique, qui mêle bien des genres, du thriller psychologique à la comédie burlesque en passant par le conte le plus noir.

Une pièce, qui comme souvent chez Mme Ndiaye, mêle un fantastique on ne peut plus imaginaire et fantasmatique à la réalité la plus tangible et la plus crue.

Chez elle, les allers-retours entre les deux versants sont omniprésents et permanents.

Nous allons donc faire la connaissance de trois femmes et notamment de Mme Diss, qui vient visiter son fils habitant une maison entourée de champs de maïs, dans un lieu plombé par un soleil étouffant. Elle vient au prétexte de lui emprunter de l'argent.

Elle n'est pas seule, Mme Diss. Il y a sa belle fille, France, qui lui interdit d'entrer dans la maison, et son ex-bru, Nancy.

Et puis, il y aura deux personnages omniprésents, et pourtant absents du plateau. Le fils de Mme Diss. L'ogre. Le vampire, donc. Et puis Jacky, le fils du monstre, martyrisé par celui-ci, décédé d'une mort affreuse. Les serpents...

Ce sont les relations entre ces trois présentes et ces deux présents-absents qui vont constituer la trame narrative et dramaturgique de ce spectacle. La filiation, la culpabilité maternelle d'avoir engendré un ogre, la monstruosité de celui-ci, le martyr d'un enfant, autant de thèmes qui traversent ces quelque cent-cinq minutes.

La gageure, pour Jacques Vincey, a été de mettre en évidence les subtils glissements de l'auteure, de la réalité la plus crue au fantastique le plus étrange et le plus angoissant.

Pour ce faire, le metteur en scène a notamment utilisé un plateau vide. Vraiment vide ? Non...

Au lointain, une sorte de mur étrange, difficile à identifier au premier coup d'œil, et qui représente la devanture de la maison du fils. Un mur qui aura un rôle important. Celui de symboliser l'interdit, le lieu du passage à l'acte, l'entrée du lieu transgressif. (Je ne vous détaille évidemment pas de quoi est constituée cette grande surface noire.)

Un mur qui a également une importance capitale : nous faire imaginer ce qui s'est passé et ce qui se passe derrière. Je dois bien l'avouer, je n'avais qu'une seule envie, c'est d'aller regarder de l'autre côté de cette palissade sombre.

D'autant que c'est un lieu dont le patron du CDN de Tour se sert également très judicieusement pour faire monter le sentiment d'oppression, pour nous faire frissonner. Je ne vous révélerai pas non plus le procédé utilisé, mais je peux vous dire que pour fonctionner, ça fonctionne, d'autant que ceci est réalisé très précisément et très délicatement. On ne s'en rend pas compte au premier abord, mais lorsque l'on comprend, on sent le piège se refermer. Trop tard !

Trois comédiennes donc, se retrouvent sur le plateau tourangeau. Un plateau féminin, donc, que semble affectionner Jacques Vincey, puisque c'est sa quatrième mise en scène sans un seul mâle acteur.

Qu'elles sont magnifiques et magistrales, Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier ! Dans ces rôles difficiles, avec un texte souvent ardu, les trois demoiselles sont époustouflantes !

Chacune dans son registre, dans sa palette, nous sidère, nous glace, nous étonne, nous émeut, nous ravit. Elles nous attrapent dès leurs premières répliques pour ne plus nous lâcher qu'à la toute fin. Tout au long de la pièce, des moments d'une grande et sauvage intensité alternent avec des scènes plus feutrées.

Dirigées avec une précision diabolique et acérée, elles crèvent le plateau.

C'est également une pièce qui doit s'écouter très attentivement. Le son y tient une importance capitale.

Des nappes sonores étranges, souvent elles aussi angoissantes, des ostinati sombres et sulfureux (coup de chapeau à Alexandre Meyer et Frédéric Minière), des craquements, des cris déchirants, des différences de niveaux importants et subits, tout ceci participe également à nous faire nous sentir en permanence sur la corde raide.

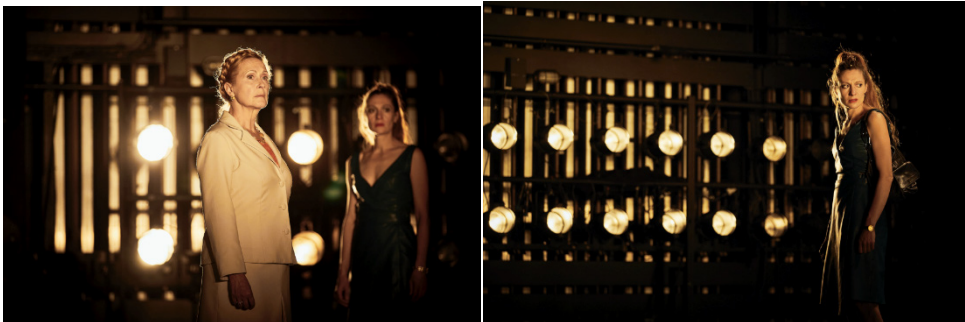
Alors oui, cette pièce est exigeante et déstabilisante...

Mais qu'est-ce que c'est bon d'être déstabilisé, M. Vincey !

En nous obligeant à assister à ce que vous ne voulez pas que nous regardions, en nous forçant à comprendre sans trop d'indices, vous nous placez dans un épatant paradoxe.

Ce qui est suggéré, ce que vous ne montrez pas sciemment à autant d'importance sinon plus que ce qui serait dit explicitement.

Ce spectacle envoûtant est de ceux qui ne laissent personne indifférent, de ceux dont parle longtemps après être sorti de la salle.



© Photos Christophe Raynaud de Lage

### LES SERPENTS

Un homme enfermé. Devant sa maison, trois femmes. Sa mère, son épouse, son ex-femme. Autour un champ de maïs. Au-dessus un soleil accablant. La mère souhaite récupérer de l'argent auprès du...

Rédigé par Yves POEY



Dimanche 4 octobre 2020

## Le Petit Rhapsode

(Théâtre et littérature)

“Les Serpents” de Marie Ndiaye mise en scène Jacques Vincey au Théâtre Olympia Centre Dramatique National de Tours



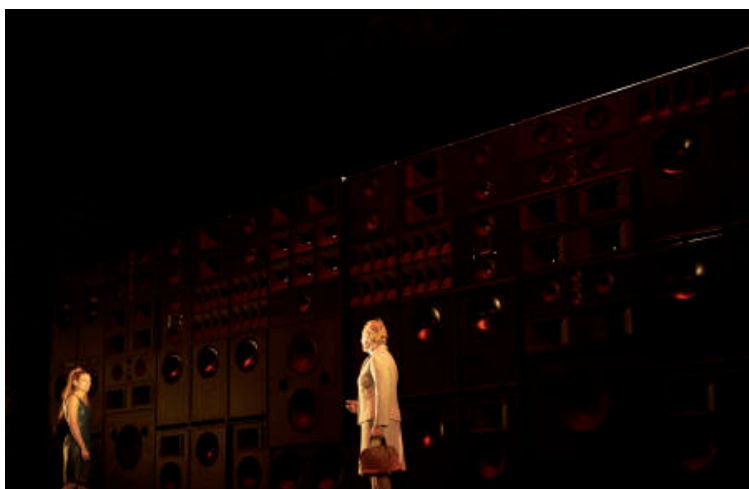
**Derrière la porte...** Marie Ndiaye aime les triades féminines. C'est avec son roman *Trois femmes puissantes* qu'elle est auréolée du Goncourt en 2009. Dans sa pièce *Les Serpents*, publiée en 2004, elle avait déjà réuni trois femmes : la mère, qui vient réclamer de l'argent à son fils, la femme de celui-ci, France, et son ex-femme, Nancy. Mais voilà, le fils refuse absolument de laisser entrer sa mère dans la maison perdue au milieu des champs de maïs. Il veille sur les enfants, et reste à l'intérieur. Son absence de la scène le rend d'autant plus présent, voire menaçant. Enfouis dans l'ombre de la mémoire, les souvenirs d'un enfant mort enfermé dans une cage de serpents resurgissent peu à peu. Une inquiétante étrangeté s'installe sur le plateau...





L'écriture de Marie Ndiaye, par sa justesse incisive et affilée, nous entraîne dans un monde symbolique qui nous rappelle la « certaine harmonie épouvantée et sombre » de Maeterlinck et ses « jeux cruels et inflexibles que l'amour et la mort promènent parmi les vivants ».

Jacques Vincey adopte la nudité totale de l'espace scénique pour laisser les trois comédiennes s'emparer du texte et le porter avec talent et intensité. Aux quelques notes d'humour de la mère croqueuse d'hommes et soucieuse avant tout du contenu de son porte-monnaie, succède un glissement peu à peu effrayant vers un passé terrifiant. Les dialogues à demi-mots se rapprochent, en cercles concentriques, de l'incertaine vérité.



© Photos Christophe Raynaud de Lage

Vincey a choisi un éclairage latéral, qui entoure les silhouettes féminines d'un halo diffus et fantastique. Le mur de son, composé d'énormes et multiples enceintes, qui peu à peu avance sur scène, résonne de bruits et soupirs mystérieux. Comme dans un conte peuplé d'ogres qui dévorent les enfants, les cris étouffés suscitent et révèlent l'horreur qu'on ne veut pas dire... L'absence totale de lumière durant quelques minutes nous rapproche de la retransmission radiophonique du milieu de la nuit. Les voix d'Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerruti et Tiphaine Raffier magnifient la littérarité du texte, et ouvrent à notre imaginaire un hors-champ bien plus angoissant. Ainsi nous nous retrouvons, comme elles, sur le seuil de cette maison sanctuaire où chacun.e doit trouver sa clé pour pouvoir y pénétrer. Ou pas.

Richard Magaldi-Trichet



Mardi 6 octobre 2020

**HOTTELLO**

## **Les Serpents de Marie Ndiaye, mise en scène de Jacques Vincey.**



Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage.

### ***Les Serpents* de Marie Ndiaye, mise en scène de Jacques Vincey.**

Après avoir garé sa voiture au loin, perdue dans un champ de maïs immense, madame Diss n'a pas fait la route à pied jusqu'à la maison de son fils seulement pour contempler le feu d'artifice du 14 juillet, mais pour tenter un emprunt d'argent.

Or, le fils de Madame Diss n'a aucune intention de sortir de la maison, aucune intention non plus de permettre à sa mère d'y pénétrer. Seules, les deux belles-filles – l'épouse actuelle et l'ex-épouse – ont le droit d'entrer et de sortir, quelquefois.

Aussi le fils de Madame Diss (altière Hélène Alexandridis), tapi dans la cuisine et veillant féroce sur les enfants, est-il à l'affût de la moindre faiblesse.

Pièce fantasque, *Les Serpents*, distille, pour le metteur en scène Jacques Vincey – directeur du Théâtre Olympia, Centre dramatique national de Tours -, un venin inouï de sensations tactiles et olfactives, visuelles et auditives, et de terreur sourde.

Les images affluent, un champ de maïs hauts sous le soleil de juillet, une chaleur oppressante, des corps transpirants concrètement présents, et de plus, assoiffés.

La pièce tient autant du fait divers que du conte mythologique noir.

Trois femmes sur le seuil d'une maison, et à l'intérieur, un homme – fils, mari, ex-mari – et ses deux enfants. Entre la mère et ses belles-filles apparaît l'ombre de Jacky, le petit mort enfermé par son père dans une cage extérieure avec des serpents.

Ce fils n'est-il pas un reptile ? Le serpent n'est-il pas un agent de liaison entre la vie et la mort, porteur d'une ruse malfaisante, image empreinte de diabolisme ?

Conte noir et cruel, comédie satirique et conte fantastique, l'étrangeté et l'inconfort s'installent sur la scène qui démultiplie d'autant son emprise suffocante dans la salle.

La mère, l'épouse (Tiphaine Raffier, à la fois amusée et effrayée) et l'ex-épouse (Bénédicte Cerutti à l'émotion inquiète) oscillent entre la peur, l'effroi qui les accaparent quand elles évoquent le fils, le mari et ex-mari, et la nécessité de revenir, de faire retour sur le lieu du mal et des blessures qui les ont meurtries à jamais.

Jacques Vincey évoque la reconnaissance, dans ces trois femmes, à la fois d'une dépendance affective et d'un vœu d'affranchissement, de sentiment maternel de culpabilité par abandon et de désir de survie ultime à travers une liberté retrouvée.

Elles sont réunies autour d'une absence, un non-être : un homme tapi au cœur de la maison contamine sournoisement leurs relations et ravive l'effroi enfantin originel.

Ogre et vampire, le père se régénère en dévorant les siens, un démon qu'il faut aux femmes affronter pour pouvoir s'en affranchir définitivement. Le fantôme de Jacky, l'ange sacrifié, erre sur le seuil parmi les vivants et obsède à vie les trois femmes.

Les bornes du réel reculent pour laisser place à l'insondable et le mystère : assiste-t-on à une rédemption de ces trois serpents – figures de rappel du père, serpent lui-même et qui donne son fils aux serpents -, en une transfiguration de Trois Grâces ?

Les identités alternent étrangement, l'une des deux épouses prenant la place de l'autre à l'intérieur du foyer, tandis que la mère reste sur le seuil, irréversiblement.

Instrument du démon, sinon démon lui-même, le serpent est le reptile par excellence, qui, par la mue, est le symbole de la transformation temporelle ; à période fixe, il quitte sa vieille peau sans pour autant changer d'identité. Il semble ainsi se régénérer et incarne une figure cyclique, comme la Lune dont il est le double animal.

L'écriture de Marie Ndiaye fraie avec une féerie noire, directe et sans la moindre fenêtre de consolation ou de perspective, sans compromission, une manière de poésie pure, à la façon de Maeterlinck, si ce n'est que chez ce dernier, prédominent la puissance de l'amour et de la mort et aussi la noblesse pure des sentiments.

La poésie de la langue de Marie Ndiaye, transmise par le biais de trois actrices exceptionnelles, Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier- maintien d'un corps posé et bel envol d'une voix maîtrisée -, génère une atmosphère tendue qui, en masquant les apparences du monde, en révèle la qualité intérieure profonde.

Symbolisme et idéalisme, entre d'une part, les métamorphoses par le biais des images combinées aux rythmes et aux sonorités, et d'autre part, les révélations recouvrant les apparences du monde d'une sorte de fantasmagorie diabolique pour mieux faire apparaître ensuite sa réalité essentielle : sa surréalité.

Un immense panneau mural noir de baffles acoustiques, impressionnant mur du son ou des

sons, qui avance et recule sur le devant de scène, dans la scénographie de diamant noir de Mathieu Lorry-Dupuy, sous les lumières de Marie-Christine Soma, donne la mesure des enjeux existentiels, la Mort approchante ou la Vie malgré tout.

Derrière l'obstacle, ce qui reste en soi caché, celé, voilé et ne saurait se révéler.

Un théâtre d'atmosphère à l'impressionnisme sûr dans ses recours aux alternances de paroles et de silences et de noirs plus ou moins longs sur le plateau de scène.

Une poétique et une dramaturgie de l'attente – un suspense spirituel à l'intérieur duquel opère un destin tragique où la mort l'emporte, entre incertitude et mystère.

Les figures féminines réunissent en elles la dimension poétique et la dimension métaphysique : mystères de l'être – le Mal et l'Amour – et mystères de la nature.

La pièce révèle, au-delà du théâtre classique, « *un moi plus profond que le moi des passions et de la raison pure* » et veut « *faire entendre par-dessus les dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue plus solennel et ininterrompu de l'être et de sa destinée* », écrit Maeterlinck – des considérations qu'on pourrait reporter à certains égards sur le théâtre de Marie Ndiaye.

Dans ses avatars symboliques, le reptile est une figure primitive instable, un être vivant primordial dans l'imaginaire qui, sans doute, n'incarne pas le Mal mais la Vie.

Un spectacle de noire tension ombrageuse sous le soleil de trois grandes actrices.

Véronique Hotte

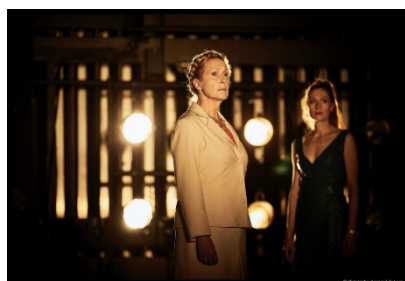


## Jacques Vincey réveille les sombres *Serpents* de Marie Ndiaye

**Au Théâtre Olympia de Tours, Jacques Vincey ouvre sa saison en adaptant à la scène, l'âpre roman de Marie Ndiaye. Plongeant dans les racines du mâle, il signe un spectacle fort qui dénonce avec une violence toute retenue la domination masculine. Portés par trois comédiennes talentueuses, *Ces serpents-là* n'ont pas fini de siffler à nos oreilles.**

La scène est nue. Des coulisses, une silhouette apparaît, celle d'une femme d'un certain âge, encore belle. C'est Madame Diss (extraordinaire **Hélène Alexandridis**). Dans un ensemble crème, élégant, elle fait le pied de grue devant la maison de son fils. Il lui refuse obstinément l'entrée. On est le 14 juillet, il fait épouvantablement chaud. Placide, flegmatique, elle prend son mal en patience. Non qu'elle l'aime ou qu'elle ait quelques compassions pour son unique enfant, elle souhaite juste lui emprunter une certaine somme d'argent. Bien qu'aisée, elle a contracté quelques dettes, qu'il est temps de solder.

### *Face à un mur*



De l'intérieur de l'inquiétante demeure s'échappent des sons étranges, des borborygmes sourds. De quoi rebuter n'importe qui, sauf Madame Diss, cette femme, à la langue acérée, du tempérament. Elle est de la trempe des coriaces, des vainqueurs. Rien n'y fait, se déroband à toute confrontation, le fils envoie comme émissaire, France (étonnante **Tiphaine Raffier**), sa jeune et candide épouse. Touchante, naïve, compréhensible, elle se fait inflexible quand il s'agit d'obéir à son mari. Nul ne franchira le seuil du foyer familial. Nul ne sera ce qui se trame derrière les hauts et sombres murs.

### *Fantôme(s) du passé*



Cachant derrière une certaine hardiesse ses fêlures, Nelly (lumineuse **Bénédicte Cerutti**), la première belle-fille de Madame Diss, rejoint le duo. Elle veut revoir son ex-époux, régler leurs différends, aborder la disparition de leur fils unique. Tel un funeste corbeau, l'ombre de l'enfant plane au-dessus des maïs qui encerclent la propriété. Mort trop tôt dans des circonstances troubles, il veut son dû, sa vengeance.

### *Une écriture acérée, rugueuse*

Sans vraiment jamais dire les choses, **Marie Ndiaye** n'a pas son pareil pour décrire un malaise, un mal être, un fait divers. Derrière les apparences, qu'elles soient sarcastiques, méchantes, ingénues ou sophistiquées, elle laisse entrevoir la peur d'ombre, d'horreur. Transformant en gardiennes des secrets, de la forteresse du mâle diabolique, ces trois femmes qui n'ont en commun que l'amour du même homme, l'auteure pithivérienne s'attaque avec une lucidité féroce, aux mécanismes de domination masculine. Glacial, le texte répand insidieusement son venin en chacun d'entre nous pour mieux faire éclater l'innommable crime.

### *Une mise en scène travaillée au corps*



S'emparant avec épure et retenue, du roman *Les serpents*, sorti en 2004 aux **Éditions de Minuit**, **Jacques Vincey** ne cherche pas à surcharger l'espace scénique bien au contraire. Le texte et le jeu touchant fin des comédiennes se suffisent à eux-mêmes. S'appuyant sur le talent inventif de son scénographe, **Mathieu Lorry-Dupuy**, avec lequel il a déjà travaillé sur *UND* et *L'île aux esclaves*, il imagine un lieu hostile, vide où nul ne peut échapper à sa conscience. Transformant la maison en un immense mur de baffles, il s'amuse des sons, leur donne le rôle principal. Grondants, sordides, effrayants, les hurlements des uns, les sifflements des autres, déroutent et détruisent à petits feux les dernières forces de notre trio féminin. Cruelle, terrible, la vérité éclate n'épargnant rien, n'y personne. Tapis dans l'ombre, l'ogre dévore tout. Un dernier round, une dernière bataille, le public, ébranlé dans ses certitudes, sort K.O.

*Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – envoyé spécial à Tours*



## Jacques Vincey défie « Les serpents » de Marie NDiaye



Les serpents met en scène trois femmes. Pour les incarner, Jacques Vincey a choisi (de gauche à droite) Tiphaine Raffier France, Hélène Alexandridis Mme DISS, Bénédicte Cerutti Nancy. La pièce est créée le 26 septembre au théâtre Olympia de Tours. © Christophe Raynaud de Lage.

Jacques Vincey aime les textes qui posent des défis, qu’habite le mystère. À la lecture du texte de Marie NDiaye, «Les Serpents», l’émotion que le metteur en scène a ressentie était telle qu’il ne pouvait en rester là. Reportée en raison de la crise sanitaire, son adaptation ouvre la saison du théâtre Olympia de Tours qu’il dirige.

En ce 8 octobre, l’émotion est palpable dans la salle du CDN Olympia. Sur scène, trois femmes échangent sans communiquer. Mme Diss, la mère, est venue emprunter de l’argent à son fils et attend qu’il lui ouvre la porte de sa maison. Sa femme, France, sort de la maison et semble heureuse de cette rencontre, s’efforçant de converser malgré l’indifférence méprisante de sa belle-mère. Plus tard, son ex-femme Nancy arrive pour demander au fils qu’il l’accompagne

au cimetière où a été enterré Jacky leur enfant, mais elle doit se contenter d'affronter l'altière Mme Diss, puis la tendre France. Ces trois femmes espèrent quelque chose de cet homme qu'on ne verra jamais, mais qui centralise sentiments et ressentiments.

Le dispositif scénique de Jacques Vincey offre une résonance aux dialogues de l'écrivaine. Les comédiennes, magnifiques, délient les mots, les isolent dans de courts silences, leur donnant tout leur poids. Les phrases sont tissées dans ce que la domination a de violence, dans ce que la soumission a d'incompréhensible, dans ce que le lien familial a d'irréparable et d'étouffant, dans ce que l'attachement produit de perte de soi. Le metteur en scène n'a pas détourné leur écoute avec un décor familier, il leur offre la nudité d'un plateau, les noirceurs d'une ombre maîtrisée, et pour seul mouvement celui, à peine perceptible, d'un immense mur, menaçant, qui enferme les êtres, les retient, les dévore même. Cela pourrait convoquer l'esprit du conte, mais la noirceur des propos traverse notre peau, pénètre en chacun à la manière de l'instant vécu.

**Le déni, la compassion, la peur** qu'inspire le fils, le père, le mari, guident les échanges. Quand la mère n'est que ruse, indifférence, cruelle sincérité, France veut sourire et croire à la puissance de la vie, Nancy est prête à tout pour sauver ce qui ne peut être sauvé. L'origine de ce texte, ce qui l'a suscité, reste un mystère que Marie NDiaye garde dans sa plume. Mais l'effet sidérant qu'il produit sur le spectateur ramène aux mécanismes des peurs les plus profondes, aux dénis les plus enfouis.

De la même manière que Marie Ndiaye ne livre pas aux comédiens et metteurs en scène les ressorts de sa dramaturgie, Jacques Vincey construit un décor d'ombres et de lumières pour laisser le spectateur libre d'imaginer la maison, les champs de maïs qui l'entourent, le soleil brûlant... « *L'envie de monter la pièce a été produite par un coup de cœur, comme ça arrive rarement, un coup de cœur que j'avais ressenti quand j'avais monté Jours souterrains après avoir lu Arne Lygre, confie le metteur en scène. Ce sont des écritures qui ont provoqué en moi d'emblée, à la première lecture, des sensations très fortes. Dans un deuxième temps, il y a dans l'écriture de Marie NDiaye un mystère, une opacité qui m'intéresse beaucoup, qui pose des vraies questions de forme au théâtre. Ce texte reste une énigme quoiqu'on fasse. Il s'agit d'insérer la question qu'il pose dans la mise en scène et de la proposer au spectateur de la manière la plus aigüe possible.* » La voix douce et posée de Marie NDyaie, son usage de mots précis, son expression raffinée contrastent avec la noirceur et l'étrange de ses romans, de ses dialogues pour le théâtre. Cette ambivalence, observée lors de sa rencontre avec l'écrivaine, a troublé Jacques Vincey mais ne l'a pas désarmé.

Marie Ndiaye écrit ses textes de théâtre uniquement sur commande. Ce fut le cas pour *Hilda, Papa doit manger*. Écrit en 2003 pour le théâtre de Vydi-Lausanne, le texte *Les serpents* n'a jamais été monté par le metteur en scène commanditaire.

Véronique Giraud

**ANNONCES**

**ET**

**ENTRETIENS**

## **Jacques Vincey met en scène Les Serpents de Marie NDiaye**



Un homme enfermé. Devant sa maison, trois femmes. Sa mère, son épouse, son ex-femme. Autour un champ de maïs. Au-dessus un soleil accablant. La mère souhaite récupérer de l'argent auprès du fils. L'épouse désire sauver ses enfants. Le fils de l'ex-femme, a-t-il été autrefois enfermé dans une cage avec des serpents ? Jacques Vincey met en scène Marie NDiaye. Monstre, canicule et palabres.

Romancière multiprimée, Marie NDiaye crée des histoires à la lisière du fantastique, explorant des situations aussi troublantes que ses personnages. Directeur du T°, Jacques Vincey met en scène *Les Serpents*, envoûtante partition de dialogues ciselés qui diffuse insidieusement une peur souterraine... Autour d'une mère nécessiteuse venue frapper à la porte de son fils se greffe les demandes et les attentes des deux autres femmes. Cet homme silencieux retient ses enfants auprès de lui et ne laisse entrer personne. *Les Serpents* relève autant du fait-divers sordide que du conte mythologique. Des sensations concrètes, triviales parfois, y suintent jusqu'à excéder la réalité, et s'infiltrer dans les recoins les plus secrets de l'inconscient.



propos recueillis / Jacques Vincey

## Les Serpents

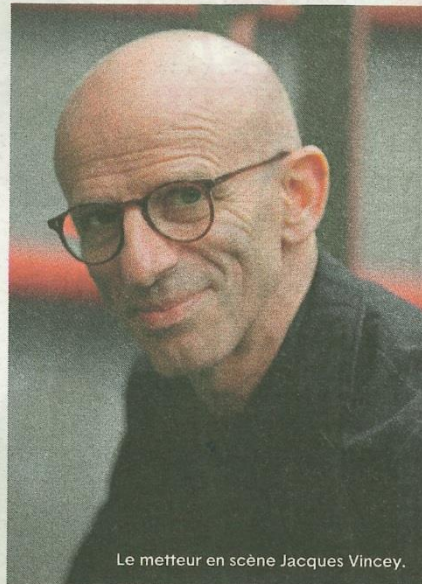
RÉGION / CDN DE TOURS / DE MARIE NDIAYE / MES JACQUES VINCEY

**Monstre, canicule et palabres : Jacques Vincey réunit Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier pour sonder les abysses de l'âme humaine que Marie NDiaye révèle de sa plume acérée.**

« Après *Madame de Sade*, *Les Bonnes* et *Und*, j'avais le désir de retrouver une distribution féminine. Je lisais, je cherchais... Et j'ai croisé Stanislas Nordey à Avignon qui a exploré la bibliothèque qu'il a dans la tête et m'a conseillé de lire *Les Serpents*. J'ai eu immédiatement un coup de cœur comme on en a rarement. J'ai ressenti un choc et l'intuition d'être face à quelque chose de très sensible, très profond, très mystérieux, comme un gouffre dans lequel on a envie d'aller voir ce qui s'y trame et ce que ça charrie... Découvrant ainsi l'écriture de Marie NDiaye, j'ai plongé dans son œuvre romanesque. J'y ai retrouvé cette écriture très délicate, très fine, dont l'aspect fantastique n'est pas évident d'emblée et qui laisse entrevoir la menace d'une brutalité très grande. Dans *Les Serpents*, elle se situe entre trois femmes, réunies autour d'un homme absent qui va se charger, à mesure qu'on parle de lui – vrai ou pas vrai – d'une dimension débordant le normal, le réel, l'admissible.

### Pour qui sont ces serpents ?

Marie NDiaye nous maintient littéralement sur le seuil : on est tenu en haleine, devant cette maison à l'intérieur de laquelle ce qui se passe est affaire d'imaginaire et de croyance. Les personnages sont saisis entre la nécessité du lien et l'obligation de devoir le trancher pour survivre. La question de ce qui nous relie, entre nécessité et horreur, traverse l'œuvre de Marie NDiaye : les liens filiaux et amoureux nous sont nécessaires mais sont aussi potentiellement vénéneux comme des serpents. Pour les incarner, j'ai eu la chance que les trois actrices avec lesquelles je désirais travailler soient libres et disponibles. C'est une pièce de femme sur des femmes, presque un matriarcat. Trois femmes puissantes qui arrivent à se créer un monde autonome. Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier sont très différentes mais ont en commun une présence



Le metteur en scène Jacques Vincey.

© Marie Perrey

consistante immédiate, doublée d'une part de mystère qui permet d'imaginer autre chose que ce qu'elles disent et ce qu'elles sont. Ces trois actrices ont la capacité de nous renvoyer à nos propres histoires, sensibilités, phobies et cauchemars : elles sont donc idéales pour cette pièce dont c'est l'objet ! »

**Catherine Robert**

**Théâtre Olympia, CDN de Tours,**  
7 rue de Lucé, 37000 Tours. Du 29 septembre  
au 8 octobre 2020. Mardi et mercredi à 20h ;  
lundi et jeudi à 19h ; samedi à 16h.  
Tél. 02 47 64 50 50.

**Tournée : Théâtre de la Cité, à Toulouse,** du 13  
au 16 octobre ; **CDN Besançon Franche-Comté,**  
du 17 au 19 novembre ; **TNS** du 25 novembre au  
4 décembre ; **TQI** du 11 au 13 décembre ; **Théâtre  
du Rond-Point,** du 2 au 26 février et **TnBA** du 16  
au 19 mars 2021.



# L'heure est aux répétitions au Théâtre Olympia

Jacques Vincey met en scène « Les Serpents » de Marie NDiaye. Cette nouvelle création marquera l'ouverture de saison au Théâtre Olympia. Le 29 septembre.

Le Théâtre Olympia n'a pas encore retrouvé son public. Il s'y prépare activement. Notamment avec la création de la nouvelle pièce de Jacques Vincey qui ouvrira la saison du Centre dramatique national de Tours, le 29 septembre.

Son directeur, Jacques Vincey, monte en effet *Les Serpents* de Marie NDiaye, un texte qui met en scène trois femmes. « *L'histoire est simple, résume Jacques Vincey. Nous sommes sur le seuil d'une maison qui donne sur un champ de maïs, un 14 juillet. Là, en plein cagnard, se trouvent la mère de l'homme qui habite cette maison mais qu'on ne voit jamais, sa compagne actuelle et son ex-femme qui est partie une dizaine d'années auparavant.* »

Dans la salle de répétitions du CDNT, les trois femmes sont là. Elles sont jouées par Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier, « *trois comédiennes très différentes, complémentaires, insiste le metteur en scène. Je me régale.* »

Depuis le 20 août, l'équipe travaille intensément. « *Nous n'avons que cinq semaines pour monter la pièce, dit Jacques*



Les trois comédiennes, Hélène Alexandridis, Bénédicte Cerutti et Tiphaine Raffier, pendant les répétitions.

Vincey, sa cigarette électronique toujours à portée de la main. Tout comme son stylo pour noter toutes les subtilités de la répétition. *C'est assez court.* »

Pour « *ce pari* », le directeur a d'abord misé sur un texte : *Les Serpents* de Marie NDiaye, prix Femina en 2001 pour *Rosie Carpe* et prix Goncourt en

2009 pour *Trois Femmes puissantes*, notamment. « *Ce texte, c'était comme une évidence. Il est rare d'avoir des écritures qui vacillent entre réalisme et fantastique, pour Jacques Vincey. On est dans le doute tout le temps. En tant que lecteur, cela laisse beaucoup de place pour se forger un avis.* »

## « Une instabilité très féconde »

Dans *Les Serpents*, il est effectivement bien difficile de savoir où se trouve la vérité. Un monstre vit-il dans cette maison ? Qu'a-t-il fait à son garçon, le petit Jacky que sa maman a laissé en quittant le domicile familial ? Les intentions des uns et des autres se

révèlent pourtant. Au fur et à mesure des heures de travail, les comédiennes y voient plus clair.

Il faudra attendre la première, le 29 septembre, pour toucher du doigt « *cette instabilité très féconde* » que sait faire naître Marie NDiaye. « *Elle dit qu'elle est nourrie de contes, reprend le metteur en scène qui a rencontré la romancière (Marie NDiaye devait venir à Tours pour assister aux premières répétitions mais les conditions sanitaires n'ont pas permis sa venue). Effectivement, on pense à un ogre, au loup, au Petit Chaperon rouge. Mais, rien n'est explicite. Elle ouvre une petite porte et, si on est curieux, on entre en faisant appel à ses propres souvenirs.* »

Avec cette pièce, ce conte cruel, magnifiquement écrit, Jacques Vincey sonne la rentrée du Théâtre Olympia. Neuf représentations sont programmées pour enfin remettre les pieds, la tête et ses sens au théâtre.

Delphine Coutier

Du 29 septembre au 8 octobre au Théâtre Olympia, rue de Lucé à Tours. Réservations au 02.47.64.50.50 et [www.cdntours.fr](http://www.cdntours.fr)



**LES SERPENTS**

Théâtre Olympia - Tours  
et tournée

**Bénédicte Cerutti**  
joue le cauchemar

**Elle découvre l'écriture de Marie Ndiaye.**

"Une écriture très étrange de la perception, du ressenti qui progresse par fléchissements, glissements énigmatiques" confie Bénédicte Cerutti. Elle créera sous la direction de Jacques Vincey la pièce *Les Serpents* de l'autrice, aux côtés de Hélène Alexandridis et Thiphaine Raffier au CDN de Tours – Olympia le 29 septembre. Un sujet jouant avec les ressorts du fantastique et du suspense autour de la confrontation de trois femmes, une mère et ses deux belles-filles.



**Théâtral magazine :** C'est une pièce à l'ambiance de cauchemar...

**Bénédicte Cerruti :** Une femme demande à sa belle-fille, qui le lui refuse, de la laisser entrer dans la maison de son fils. Une troisième femme, que je joue et qui est l'autre belle-fille, veut savoir comment son enfant est mort pour aller sur sa tombe. Le père, figure du monstre, a soi-disant maltraité cet enfant qui ne lui plaisait pas et enfermé parce que trop chétif... Des serpents l'auraient tué. **On perçoit une menace, un empêchement, une énigme, un secret autour du deuil d'un enfant qui reste irrésolu, insoluble, inaccessible.** On ne peut transformer sa douleur. Toute la pièce va se passer au seuil de cette maison. Comme un passage.

**Ce lieu est donc si important ?**

Le paysage est un autre personnage : un champ de maïs poussiéreux, sale, qui enferme le lieu de l'action. Un non lieu comme un désert très hostile. Les paysages viennent troubler les perceptions, comme au cinéma. Il fait soif, il y a de la poussière ; une ambiance de fin du monde. On ne comprend pas cette maison, on entend des bruits qui viennent de l'intérieur, vaguement des enfants. Tout est sans cesse remis en question. Ça joue avec les ressorts du fantastique. Et il y a de la violence concrète, des souvenirs, du deuil. On n'a jamais accès à une réalité tangible. **Comment Marie Ndiaye joue-t-elle avec notre imaginaire ?** On est comme plongé dans un cauchemar très réel. On arrive à attraper la sensation du deuil sans cercler l'évidence. C'est

comme le rayonnement de la douleur, de la peur, de la violence, de l'incompréhension. Des touches de narration suffisent pour partir très loin dans cette perception. Nous n'avons jamais le bout, l'entièreté de la chose. On est juste dans des montées d'horreur, des mises en place de sensations atroces qui ne trouvent pas d'aboutissement. C'est un principe très étrange fait de sensations désagréables. Tout restera en question, sans apaisement, sans résilience.

*Propos recueillis par  
François Varlin*



(Photo : Marie Petry)

## **JUSQU'AU 8 OCTOBRE**

### **① Les serpents**

Un texte de la romancière Marie NDiaye, une mise en scène de Jacques Vincey, directeur du Théâtre Olympia, pour plonger dans un univers de monstres, de canicule et de palabres.

Un jour de 14 juillet, sous un soleil de plomb sur le seuil d'une maison, trois femmes sont réunies ; la mère, la femme et l'ex-femme d'un homme, dans la maison, qu'on ne verra jamais...

**Au Théâtre Olympia, à Tours.**

**Tarifs : 8 - 18 €.**

## Le best of spectacles 2020

David

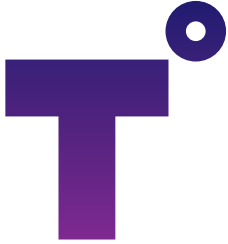
L'année 2020 fut une étrange année pour le théâtre ; elle fut marquée par quelques spectacles importants, et beaucoup de faux départs qu'une reprise en 2021 viendra, nous l'espérons, sauver. Plusieurs créations planifiées sont ainsi reprogrammées. Toutefois, à la suite de la fermeture des frontières, les spectacles étrangers prévus ne seront jamais vus. Les mesures gouvernementales en une crypto-nationalisation ont préservé le secteur cependant que l'arrêt des représentations nous a fait perdre pour toujours des pièces qui ne verront jamais le jour. Pour ajouter à notre peine, cette année aura connu le départ prématuré de Wladimir Yordanoff.

Toutefois, l'année emporta quelques enthousiasmes. Les théâtres nationaux et plusieurs Centres Dramatiques ont proposé des captations gratuites de leur répertoire durant les deux confinements. Nous avons pu découvrir ou redécouvrir le travail du metteur en scène, directeur de l'Odéon Stéphane Braunschweig, ou celui du metteur en scène Jacques Vincey. Eric Ruf a lancé une chaîne en direct et le public a vérifié la force et la puissance de la troupe de la Comédie Française. Deux festivals essentiels ont eu lieu : L'indispensable Mousson d'été du pétillant Michel Didym qui a confirmé encore son dynamisme et sa force créatrice, ainsi que le Fab de Bordeaux.

Dans la liste des bonnes nouvelles, l'année 2020 sera la consécration de Léna Bréban qui monte à partir du 15 décembre Sans Famille dans la salle du vieux Colombier.

Nous aurons retenu de cette année étrange quatre pièces chocs : L'innovante adaptation de Mademoiselle Julie, Meurtre d'âme par Moni Grégo d'après Mademoiselle Julie d'August Strindberg ; l'inoubliable Bérénice mise en scène par Robin Renucci, Les Serpents de Marie Ndiaye, choc esthétique et littéraire mis en scène de Jacques Vincey. Enfin ajoutons à ces trois pièces à revoir en 2021, la pièce Fièvres, généalogie d'une insurrection de Kheireddine Lardjam, une pièce intelligente et audacieuse.

théâtre  
olympia



centre  
dramatique  
national  
de Tours  
direction  
Jacques  
Vincey

7, rue de Lucé  
37000 Tours  
tél 02 47 64 50 50  
fax 02 47 20 17 26  
cdntours.fr

---

## CONTACT PRESSE

---

### **Presse nationale**

Elektronlibre

**Olivier Saksik**

### **presse et relations extérieures**

olivier@elektronlibre.net / 06 73 80 99 23

### **Manon Rouquet**

### **assistante communication et presse**

communication@elektronlibre.net / 06 75 94 75 96

### **Presse locale et régionale**

**Claire Tarou**

clairetarou@cdntours.fr

02 47 64 50 50